

femme et la douceur d'un enfant. Tellement, que le souvenir de ce fatal duel fut toujours pour lui un horrible chagrin.

—Papa, n'avez-vous jamais été blessé ? lui demandait un jour l'un de ses fils.

— Non, mon garçon, fut la réponse.

— Que signifie donc cette marque que vous avez au front ? répliqua l'enfant très-innocemment.

Le père fut déconcerté, et il quitta la chambre sans mot dire. Là-dessus, la mère de l'enfant lui expliqua la manière d'agir de son père et lui recommanda de ne jamais souffler mot de cet incident.

Le service aux Indes occidentales se termina et Salaberry accompagna son régiment en Angleterre. Ayant été nommé à l'état-major, comme major de brigade, il visita l'Irlande, dont les filles, dit-on, "aiment l'infanterie, adorent la cavalerie et raffolent de l'état-major." Le jeune soldat n'échappa pas au péril de la situation, et étant officier d'état-major, l'épidémie, nous présumons, l'attaqua d'une manière si douce et si caressante, qu'il fut difficile d'en guérir. Il fut sans aucun doute éperduement épris, et il tomba dans l'irrésistible captivité d'une jeune fille que le Dr. Anderson nous dit avoir été extrêmement attrayante ; car elle était jeune, belle et gentille. Mais, hélas ! ses attraits étaient toute sa fortune et son amant n'avait que son épée, pour toute richesse. Ce double obstacle, quelque poétique qu'il put être, ne paraissait pas suffisant pour arrêter prosaïquement une union bien enviée. Quoiqu'imprudent, le jeune soldat n'était pas ingrat ; aussi avant de s'adresser au prêtre, il écrivit à son excellent protecteur, le Duc de Kent. Bien différent de ces arts que le temps a détruit, l'art de devenir amoureux n'a pas entièrement vieilli, et comme il est possible qu'il se rencontre encore des jeunes personnes qui croient à la possibilité de vivre somptueusement de sentiment, en faisant maigre chair, nous donnerons, par mesure de précaution, un extrait de la lettre du Duc, écrite de Kensington Palace, le 1^{er} novembre 1808 :

" La longue expérience que j'ai du service des régiments de ligne, m'a persuadé qu'il n'y a rien de si peu enviable que la position d'un officier marié, même quand il possède une fortune indépendante, qui le met en état de supporter sa femme et sa famille sur le ton dans lequel un gentilhomme (tel que l'exige la profession qui consiste à tenir une commission du Roi,) non-seulement peut désirer, mais doit vivre. Sans doute, quand un officier marié n'a pas l'appui d'une fortune privée pour soutenir la faible pitance que le régiment lui offre, sa situation, dans ces temps où tout est si cher, doit être déplorable ; car il est obligé, ou de voir sa femme et sa